Zeitschrift: Bulletin technique de la Suisse romande

Band: 81 (1955)

Heft: 19-20: École polytechnique fédérale Zurich: centenaire 1855-1955, fasc. no 1

Artikel: Ingénieur... et rien de plus?

Autor: Bourquin, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-61352

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ultérieure des problèmes humains que pose la gestion des entreprises dans le cadre de l'économie.

Poussant notre raisonnement à l'absurde, nous serions enclins à exiger pour l'admission à l'école polytechnique une maturité classique, réale-latine ou équivalente (au même titre d'ailleurs qu'il nous semblerait utile d'inculquer aux futurs juristes, les rigueurs du raisonnement mathématique).

Nous pensons que l'ingénieur s'en trouverait mieux le jour où, abandonnant la *Hütte* et les formules toutes faites, il est mis en face des vrais problèmes de la vie économique.

INGÉNIEUR... ET RIEN DE PLUS ?

par HENRI BOURQUIN, ingénieur E.P.F., Küsnacht-Zurich.

Dans ses « Réflexions sur l'homme et la technique », présentées en août 1954 au Congrès de philosophie des sciences de Zurich et reproduites au *Bulletin de l'Association suisse des électriciens* (année 1954, nº 26), Michel Cuénod a relevé la contradiction qu'il y a entre le développement fabuleux atteint par la technique à notre époque et les conditions précaires de bonheur et de sécurité qui continuent d'être le lot de l'humanité contemporaine. Nous ne reviendrons pas ici sur le *côté social* de ce problème, que l'auteur a traité pertinemment lui-même, mais il n'est peut-être pas superflu d'envisager l'*aspect individuel* de la question, la société n'étant que l'ensemble des individus et ne pouvant par conséquent guère valoir davantage que ce que valent ceux-ci (ou du moins l'élite de ceux-ci), pris séparément.

M. Cuénod donne de *l'homme* la définition suivante :

« L'homme est un être qui aspire au bonheur. Ce bonheur exige qu'un certain nombre de conditions matérielles soient remplies, nourriture, logement, etc., pour que l'homme soit ainsi libéré du souci de ces contingences et puisse se vouer à la satisfaction d'autres aspirations, d'ordre intellectuel, artistique et spirituel, sans laquelle il ne saurait réaliser sa pleine destinée. »

Sans nous arrêter aux êtres humains — et il y en a — qui ont atteint et atteignent encore au « bonheur » — notion subtile et trop différenciée pour tenir dans une définition étroite — en dépit de conditions matérielles précaires et manifestement insuffisantes du point de vue de l'équité sociale, nous convenons volontiers que, dans la règle, un « minimum vital » est de rigueur pour permettre à l'individu de satisfaire ses autres aspirations, d'ordre intellectuel, artistique et spirituel. Et nous sommes convaincu, nous aussi, que *l'homme ne saurait réaliser sa pleine destinée sans la satisfaction de telles aspirations.* Dans un ouvrage qu'on ne saurait trop relire et méditer sur *L'homme et sa destinée*, le grand biologue et penseur Lecomte du Noüy a élevé un monument impérissable à la « dignité humaine », expression qui revient comme un leitmotiv tout au long de ces quelque deux cents pages, si denses d'observations rigoureuses et de déductions prophétiques.

Pour en venir à mon propos, on pourrait croire que l'ingénieur, qui appartient en général à une classe sociale aisée et à l'élite intellectuelle de la nation, a tout ce qu'il faut pour réaliser sa « pleine destinée ». Or, les constatations sont plutôt décevantes à cet égard. On rencontre à foison des « techniciens » calés, sûrs de leur affaire dans leur spécialité, mais il est beaucoup plus rare de tomber sur un confrère capable d'embrasser un horizon plus vaste que celui d'une activité professionnelle limitée. Pascal s'écriait à propos des écrivains : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » Transposée — avec changement de signe — dans le domaine qui nous occupe, cette pensée pourrait s'énoncer trop souvent ainsi : Quand on aborde avec un ingénieur un sujet d'ordre général, on est étonné et déçu, car on s'attendait de voir un homme, et on trouve un technicien !

J'ai regretté maintes fois de ne voir aucun collègue à certaines rencontres ou conférences culturelles, comme celles de la Nouvelle Société Helvétique ou de l'Association suisse pour les Nations Unies, qui font appel à l'être humain tout entier et non seulement à une catégorie. Et lors des réunions bimensuelles de notre section zurichoise de la Société suisse des ingénieurs et des architectes, qui jouit presque toujours d'une participation imposante, que de fois n'ai-je pas fait la remarque qu'un sujet d'architecture ou d'urbanisme n'attire que les architectes, alors qu'une conférence de génie civil laisse indifférents les mécaniciens ou, inversement, qu'aux exposés dans le domaine de la mécanique ou de l'électricité les ingénieurs civils brillent par leur absence ! Comme si de telles réunions n'étaient pas faites, justement, pour orienter les non-spécialistes dans une sphère qui ne leur est pas familière, mais dont une idée sommaire précise devrait faire partie de leur bagage intellectuel technique.

Certes il y a de bonnes raisons à cette étroitesse d'horizon. « Le développement des connaissances oblige de plus en plus impérieusement chacun à se spécialiser » (Cuénod) et ce que nos compatriotes appellent si justement « Fachsimpelei », c'est-à-dire la manie de tout ramener à son métier, n'est pas d'aujourd'hui. D'autre part, aux échelons supérieurs de l'organisation industrielle ou économique, les chefs se voient de plus en plus « gratifiés » de postes honorifiques, qui font tache d'huile à mesure que le titulaire s'élève dans la hiérarchie sociale (conseils d'administration !). Cette tendance à l'agglomération des titres et fonctions autour de quelques individualités, désignées par leur valeur personnelle à l'attention des grandes entreprises, n'est pas sans danger pour les élus. Si l'avers porte un hommage mérité et flatteur, souligné d'un avantage pécuniaire substantiel, le revers de la médaille étale en exergue : surmenage, vie trépidante, famille reléguée à l'arrière-plan. Avec ça, comment veut-on que nos « grands

hommes » trouvent encore le temps de cultiver leur personnalité ?

Il y a aussi ceux qui ne peuvent pas s'imaginer que la terre tournerait sans eux et qui veulent absolument que toutes les lettres, tous les avant-projets passent par leurs mains, au lieu de s'en remettre — comme tout véritable « chef » — à des subordonnés de confiance. Mais ce sont généralement ceux-là même qui n'éprouvent pas la moindre envie d'écarter les œillères.

Enfin, dans le domaine de l'ingénieur-conseil indépendant, plus familier à l'auteur de ces réflexions, celui où la semaine de quarante-quatre heures, les vacances payées, l'exemption de soucis en cas de maladie ou d'accident, une retraite confortable à soixante-cinq ans, etc., ne sont qu'un mythe, un autre écueil apparaît : la tentation de gagner le plus et le plus vite possible pour s'assurer un minimum d'épargne avant la vieillesse. Les tarifs d'honoraires étant fixés d'avance et connus, le seul moyen d'arriver plus rapidement au but consiste à accumuler les expertises, au risque de bâcler le travail. Inutile de dire qu'aucun ingénieur qui se respecte ne consentira à lésiner sur le soin voué aux travaux qu'on lui confie, et je n'ai pas de raison de douter de la conscience professionnelle de mes confrères ; en particulier, ceux qui occupent des employés techniques dans leur bureau d'ingénieur se doivent de ne rien laisser passer sans le contrôle de l'œil du maître, celui-ci étant responsable en dernière analyse du rapport présenté sous son nom. Dans ces conditions, l'*ingénieur indépendant* dispose d'encore moins de loisirs que l'*ingénieur employé* à salaire fixe dans une entreprise, un bureau ou une administration, lequel n'a plus d'obligations professionnelles au terme de sa journée.

C'est pourquoi la nécessité de réserver la place qui lui revient à la culture générale est plus impérieuse encore pour le premier que pour le second. Ceci implique un sacrifice matériel, mais le gain spirituel le justifie pleinement. La base sur laquelle édifier une existence humaine aussi large et compréhensive que possible, l'ingénieur qui a bénéficié d'une formation universitaire complète la possède déjà. A cet égard, il est réjouissant de voir combien le Conseil de notre vénérable Ecole polytechnique fédérale se préoccupe de la *culture générale* des étudiants et voue d'attention à des branches qui ne figuraient pas même au programme, quand nous autres « anciens » suivions les cours de professeurs aujourd'hui disparus, dans le classique édifice de Semper. Je pense ici plus spécialement à la *philosophie*, cet « amour de la sagesse » qui immortalisa la pensée antique, féconda le moyen âge puis la Renaissance et donna aux temps modernes un sens et une impulsion nouvelle. Comment ne pas se passionner pour ces nobles spéculations de l'esprit à la recherche d'une explication de l'Etre, de la Vie, de la Mort, de l'Evolution et de l'Immortalité ! Socrate, Platon, Aristote, beaucoup plus tard saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, Léonard de Vinci et Montaigne, le XVIIe siècle avec Bacon et Descartes, Spinoza et Leibniz (avec Newton, l'inventeur du calcul infinitésimal), notre grand Pascal (géomètre aussi), le XVIIIe siècle avec les encyclopédistes, les philosophes allemands, Kant en tête, Schopenhauer et Nietzsche, pour aboutir, par le positivisme d'Auguste Comte, à William James et à Henri Bergson, sans parler de la philosophie contemporaine, de l'existentialisme de Heidegger ou de Sartre, de Kirkegaard, de Gabriel Marcel ou de Louis Lavelle, que de noms, que d'étapes, que d'efforts pour tenter de résoudre les énigmes posées à ce « roseau pensant » depuis la naissance et jusqu'à la fin de l'humanité !

Bien entendu, ici pas plus qu'ailleurs il ne s'agit d'imposer ses goûts et ses aspirations. Innombrables sont les hommes qui ne se sont jamais posé de telles questions, ou qui n'y ont vu qu'un amusement de désœuvrés ou une manie d'ergoteurs. Dans leur ignorance ou leur naïveté, ils ne s'en sont pas portés plus mal et je me garderai bien de troubler leur quiétude. Mais l'homme cultivé contemporain ne saurait décemment ignorer ce qui a préoccupé, préoccupe encore et préoccupera toujours les philosophes de tous les temps, ces esprits *universels* qui ne se contentent pas d'approfondir une spécialité, mais qui cherchent au-delà des contingences un ordre qui les situe, les coordonne et leur confère un sens. Sans l'esprit de synthèse, l'esprit d'analyse se perd dans le maquis des détails. Sans une pensée élargie, l'homme n'est qu'une fourmi industrieuse ou un jouisseur superficiel. Relisons cette pensée de Pascal, devenue banale à force d'être citée (dans sa première partie tout au moins), mais dont la conclusion, moins connue et pourtant essentielle, devrait être constamment présente à l'esprit de chacun de nous et singulièrement de nous autres ingénieurs, entraînés par nécessité professionnelle à parler, à « penser » un langage précis :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

» *Toute notre dignité consiste donc en la pensée.* C'est là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. *Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.* »

Einstein lui-même, mieux placé que personne pour apprécier la relativité de l'espace et du temps, loin de se contenter d'être le plus grand physicien-mathématicien de notre époque, fut en outre un apôtre militant de la paix universelle, ébranlée par les idéologies de classes et de races, menacée par la puissance déchaînée de l'atome. Homme dans toute l'acception du mot, il savait faire place aussi aux délassements les plus nobles. Georges Duhamel de l'Académie française raconte l'amour d'Einstein pour la musique et comment, peu après la première guerre mondiale, il fit partie avec lui d'un petit ensemble instrumental privé sous le toit du mathématicien français Hadamard. Tandis que Duhamel jouait de la flûte, Einstein tenait le premier violon, et c'est en amateur fervent qu'il interprétait avec talent les œuvres de Bach, Haydn et Beethoven.

La musique est probablement la « distraction » qui convient le mieux aux hommes de notre corporation ; d'abord parce qu'il a toujours existé un certaine affinité entre l'art des sons et les mathématiques, mais surtout parce qu'un beau concert, audition vocale ou instrumentale, procure à celui que la rigueur des sciences exactes et appliquées tient sous sa discipline

un délassement de choix, que le cinéma en général et le spectacle des compétitions sportives, gros aimant des masses, ne saurait remplacer. On peut en dire autant du théâtre, qui fait davantage appel au sens critique et suscite des réflexions plus étroitement apparentées à la vie quotidienne. Mais, là encore, il s'agit pour l'auditeur ou le spectateur bien plus d'un délassement « passif » que d'une participation « active ».

Et cela ne saurait suffire. Ce n'est pas à notre ère du papier imprimé à outrance, des avalanches de journaux quotidiens, de périodiques hebdomadaires ou mensuels, qu'on peut reprocher de ne pas lire. Notre génération lit au contraire beaucoup trop, mais surtout elle lit mal, ce qui est souvent plus néfaste que de ne pas lire du tout. Et pourtant, si l'on réapprenait la beauté, le sens profond d'une lecture intelligente, que de médiocrité ne verrait-on pas cesser, que de partis pris ne changerait-on pas en indulgente compréhension, que d'heures creuses ne remplirait-on pas de méditation profitable ! Mais pour cela il faut choisir ses lectures et les goûter sans hâte ; il faut laisser parler l'auteur, s'efforcer de saisir le fond de sa pensée et confronter celle-ci avec sa propre expérience.

Je pense qu'il serait oiseux de s'étendre ici sur la nécessité, pour tout citoyen responsable de la vie de son pays, de suivre la presse quotidienne autrement qu'en parcourant distraitement les titres en diagonale ou en adoptant aveuglément les mots d'ordre de tel ou tel parti politique ; mais en s'arrêtant le temps qu'il faut sur les problèmes qui se posent à nos magistrats, en suivant les questions qui, sans le toucher directement, peuvent agiter l'opinion d'une autre classe sociale ou d'une autre région du pays, et cela autant que possible en puisant son information dans des journaux de tendances ou de langues différentes (point essentiel pour éviter les malentendus entre Suisses romands et alémaniques !), sans perdre de vue l'évolution rapide de l'actualité mondiale et les symptômes qui s'en dégagent. Il est affigeant de se heurter dans ce domaine encore à tant d'indifférence ou d'opinions stéréotypées.

Non, je songe avant tout à la lecture d'ouvrages éprouvés par le temps, noyés hélas dans une production croissante, tant littéraire que scientifique ou de vulgarisation, pas médiocre nécessairement, parfois même excellente, mais que « l'abondance des matières » (comme disent les rédacteurs submergés) déprécie à l'instar des billets de banque en période d'inflation. Et c'est ici qu'il convient de rappeler ce mot de je ne sais plus quel auteur, disant en substance : ce ne sont pas les livres qu'on lit, mais ceux qu'on *relit* qui ont une valeur véritable. Nos bibliothèques privées — et qui n'a pas la sienne, si modeste soit-elle — ne devraient en somme contenir que ces livres-là. Mais ceci implique précisément qu'on les *re*-lise, tel un ami discret qu'on sait attentif à votre bien-être et que l'on consulte quand on a besoin de clarifier son entendement. Ces livres sont à portée de la main ; il n'y a qu'à les ouvrir pour y retrouver intégralement la pensée qui s'était estompée dans le souvenir, le passage qui vous avait ému à première lecture, l'histoire entière ou l'étude délectable d'un ouvrage familier. Au gré de l'humeur ou du moment, le soir dans son fauteuil, toute affaire cessante, la pipe ayant remplacé la plume ou la règle à calcul, on méditera avec le Dr Alexis Carrel sur l'*Homme, cet inconnu*, ou bien on se laissera bercer par la langue limpide et pétrie d'esprit d'Anatole France contant *Le crime de Sylvestre Bonnard*, à moins que la verdeur du bon Rabelais ne nous incite à suivre frère Jean à l'abbaye de Thélème ou *Pantagruel* en goguette avec le facétieux Panurge ; ou encore, mis en appétit, à nous « esbaudir » aux récits gaillards de Balzac dans ses *Contes drolatiques*. Au surplus, pas besoin de remonter si haut dans le temps pour trouver matière à s'instruire en se délassant, ou à sonder le cœur humain en l'observant par les yeux lucides et à travers la sympathie fraternelle des conteurs d'hier ou d'aujourd'hui, telle Thyde Monnier dans *Nans le berger*, un roman poignant, criant de vérité, qui ne le cède en rien aux meilleurs ouvrages de Ramuz ou de C.-F. Landry.

Quelques exemples cités au hasard ; rien de plus.

Pour en revenir à un genre plus dense et plus substantiel, moins folichon aussi, qui me tient à cœur avant tout, je veux dire à la *philosophie*, je m'en voudrais de ne pas attirer l'attention de ceux qui partagent cette préférence sur les publications du titulaire actuel de la chaire de philosophie à l'Université de Bâle, le professeur Karl Jaspers, dont plusieurs ouvrages ont déjà été traduits en français. Dans un opuscule édité par l'Artemis-Verlag à Zurich, Jaspers a condensé une introduction à la philosophie (« Einführung in die Philosophie »), qu'il avait présentée sous forme d'un cycle de conférences à la Radio suisse alémanique (studio de Bâle) en automne 1949, puis à la Radio allemande (émetteur Rias Berlin) et diffusé en français par un émetteur parisien. Ne possédant pas le texte français, je m'excuse de citer dans la langue originale ce que dit Jaspers au début de sa onzième conférence sur la philosophie dans la vie de tous les jours (« Philosophische Lebensführung ») :

« Soll unser Leben nicht in Zerstreuung verloren gehen, so muss es in einer Ordnung sich befinden. Es muss im Alltag von einem Umgriffenden getragen sein, Zusammenhang gewinnen im Aufbau von Arbeit, Erfüllung und hohen Augenblicken, sich vertiefen in der Wiederholung. Dann wird das Leben noch in der Arbeit eines immer gleichen Tuns durchdrungen von einer Stimmung, die sich bezogen weiss auf einen Sinn. Dann sind wir geborgen in einem Welt- und Selbstbewusstsein, haben unseren Boden in der Geschichte, der wir angehören, und in dem eigenen Leben durch Erinnerung und Treue. »

Rejoignant Pascal par-delà les âges révolus (voir citation sur la pensée), il précise un peu plus loin :

« Das Leben ist mit dem Gedanken durchdrungen. Daher die Untrennbarkeit von Menschsein und Philosophieren (im Unterschied von der Trennbarkeit des Menschen von seiner wissenschaftlichen Erkenntnis), und die Notwendigkeit, einen philosophischen Gedanken nicht nur nachzudenken, sondern mit diesem Gedanken zugleich des philosophischen Menschseins innezuwerden, das ihn gedacht hat. »

Pour rendre cette matière aride (aride dans son expression, mais d'autant plus féconde dans son essence et sa signification profonde !) plus accessible à ses auditeurs, Jaspers a traduit sa pensée dans une image :

Campé sur le terrain solide des faits contrôlables,

grâce à l'expérience réaliste, à la connaissance des diverses disciplines et à l'usage des méthodes de recherche scientifique, le philosophe est à même de s'orienter et de suivre jusqu'aux confins de la terre ferme le monde des idées dans leur serein développement. Mais finalement il volette de-ci de-là sur le rivage de l'océan comme un papillon, poussant une reconnaissance au-dessus des flots, épiant un esquif qui lui permettrait de poursuivre plus loin son voyage de découverte, pour explorer ce qu'il sent de transcendant dans son existence propre. Il guette le bateau — en l'occurrence la méthode de la pensée philosophique et de la conduite philosophique de la vie — ce bateau qu'il voit, sans toutefois l'avoir encore atteint définitivement, il se donne du mal pour l'aborder et tournoie peut-être étrangement dans cette entreprise. Papillons comme celui-là, nous sommes perdus si nous abandonnons l'orientation par rapport à la terre ferme. Mais nous ne nous contentons pas de rester là. Voilà pourquoi nous sommes maladroits en voletant et peut-être ridicules aux yeux de ceux qui, satisfaits, sont commodément assis sur un territoire solide. Ceux-là seuls nous comprennent qui ont été saisis par la même inquiétude. Pour eux comme pour nous, l'univers devient la piste d'envol pour cette aventure dont tout dépend, que chacun est obligé de risquer de sa propre initiative et en communauté avec d'autres, un vol qui ne saurait comme tel jamais faire l'objet d'un enseignement proprement dit.

Si cet aperçu trop fragmentaire pouvait donner à l'un ou l'autre des lecteurs la curiosité de tenter un premier décollage vers les grands espaces de la spéculation philosophique, sans perdre de vue les rivages assurés de la certitude scientifique, il trouvera dans l'ouvrage cité et ceux dont Jaspers a donné une liste commentée en annexe à son introduction à la philosophie, de quoi orienter, sinon satisfaire entièrement, son ambition d'en savoir davantage.

L'essentiel, me semble-t-il, pour nous autres représentants d'une corporation scientifique et industrielle à l'avant-garde du progrès, c'est, tout en faisant honneur à notre « guilde » (pour employer une expression en vogue) par la conscience professionnelle au service de la branche que nous avons choisie ou que les circonstances nous ont imposée, d'éviter le goulet de la spécialisation exclusive, mais de cultiver dans toute la mesure de nos moyens les dons plus généraux que chacun porte en soi, en élargissant notre horizon vers ces terres trop peu connues que notre culture universitaire ne nous a laissé qu'entrevoir, mais dont il devrait toujours rester la nostalgie d'en étendre la découverte, à ceux pour qui l'idéal de la vie ne se borne pas à l'exercice d'un métier, mais tend à l'épanouissement de toutes nos facultés.

LES RELATIONS HUMAINES ET LE TRAVAIL

par F. Billon, ingénieur E.P.F.,
Directeur de l'Institut de psychologie appliquée de Champel-Genève

> Tous les régimes de faiblesse, tous les régimes de capitulation devant l'ennemi, sont aussi ceux des plus grands massacres de la population militaire et de la population civile. Rien n'est meurtrier comme la lâcheté, rien n'est humain comme la fermeté.
>
> CHARLES PÉGUY.

I. Actuellement, c'est un peu une manie : dans l'idée d'être « à la page », chacun évoque cette notion bien moderne des « relations humaines » ; mais rares sont ceux qui saisissent exactement ce qu'il faut entendre par là.

D'aucuns, et plus spécialement les exécutants, admettant qu'auparavant les « relations » de chefs à subordonnés n'était certainement pas assez humaines, pensent sans autre qu'« humaniser » les dites relations signifie rendre celles-ci moins dures, relâcher la discipline ; implique qu'il faut être plus coulant, moins exigeant ; pour le grand nombre, l'expression « relations humaines » devrait comporter de la part du chef une attitude débonnaire, une sérieuse atténuation de la fermeté dont il devrait faire preuve, une sorte d'affaissement de toute sa nature.

Certes, examinant comment les choses se sont passées depuis une quinzaine de lustres, cette manière de voir peut paraître compréhensible.

Partout, la technique avait pris le dessus, était devenue la préoccupation principale, tout tournait alors autour des connaissances et des possibilités professionnelles, tandis que l'homme, la « personnalité humaine », tombait dans l'oubli.

Tout ce qui est études, recherches, spécialités, spéculations de l'esprit, prend alors de plus en plus d'importance. Les écoles rivalisent pour meubler l'entendement, aiguiser l'intelligence, développer la « connaissance », faire de leurs élèves des puits de science, des professionnels aussi accomplis que possible, parfaitement au clair quant au maniement des appareils les plus complexes, des machines et dispositifs les plus ingénieux ; tandis que de l'homme, cet élément indispensable et sensible, on ne parle jamais, en tout cas il en est à peine question. Il disparaît à l'arrière-plan. On enseigne à chacun de quels soins diligents certains éléments compliqués et certaines machines coûteuses devraient être entourés ; mais sur la manière de traiter l'être humain : silence...

Dans l'entreprise, on discute souvent à longueur de semaines et de mois, si l'on fait ou non l'acquisition d'une machine coûteuse ; lorsqu'il s'agit d'un homme, l'examen est toujours beaucoup plus bref, dix fois, cent fois, mille fois plus rapide et superficiel.

Si, dans l'entreprise, un chef par négligence provoque